

Patrick Drolet, Marie-Noëlle Gagnon, Benoît Quessy

Marie-Michèle Giguère

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2010). Compte rendu de [Patrick Drolet, Marie-Noëlle Gagnon, Benoît Quessy]. *Lettres québécoises*, (138), 25–26.

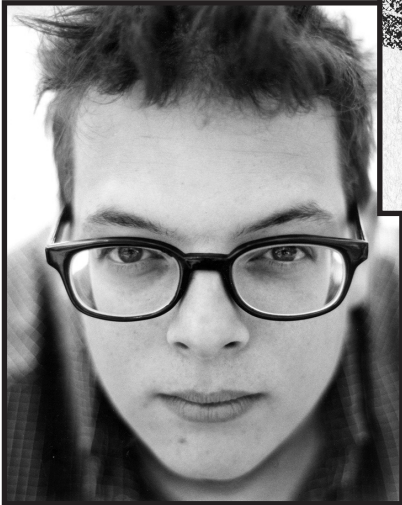
☆☆☆ 1/2

Patrick Drolet, *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*, Montréal, Hurtubise, coll. « Textures », 2009, 112 p., 18,95 \$.

Magnifique délire

J'ai eu peur d'un quartier autrefois distille une certaine horreur en déployant d'agiles ressorts narratifs. Hypnotique.

Une rue, baignée de la même lumière opaque et diffuse que celle qui enveloppe certains souvenirs. Et un homme, chez lui. Pensif, lascivement nerveux, il guette son voisinage. Un homme qui, le temps d'un roman, va nous plonger dans son angoissante solitude.



PATRICK DROLET

Depuis le meurtre d'un voisin, « éventré honteusement », la mort rôde autour de chez lui, « mordill[e] les marches des perrons comme un rat qui cherche sa pitance à l'aurore ». Obsédé par son quartier, par sa rue, il l'observe méticuleusement. Parfois, il n'ose l'épier de face. Dos à la fenêtre, il croit deviner les ombres qui se

meuvent dans les maisons avoisinantes. Les voitures stationnées, les pas dans la neige, l'homme a tout remarqué, décelé chaque incongruité. Au fil de ses journées lentes, il décortique ce microcosme autour de l'antre où il vit reclus. L'écriture libre et souple brouille les pistes entre la réalité plate de son quotidien solitaire et ses obsessions inquiétantes. Fascinés, on se laisse vite happer, aspirer par cet univers menaçant.

L'âme du narrateur et le quartier qui l'obsède sont ici disséqués avec la même dextérité. L'écriture s'impose, précise et élégante, malgré les images brunes et sombres qu'elle donne à voir. Les fils électriques autour de la maison du voisin

L'anxiété qui l'accompagne dans ses menus déplacements dicte le mouvement de ses doigts sur sa cigarette, l'empêche de bien lire les signes de la faim. Il traîne, fait les cent pas. Il boit.

terrorisent l'homme. Il ne comprend pas ce que fait cet enfant, si légèrement vêtu, appuyé contre une porte de garage derrière chez lui et « l'anxiété trac[e] tranquillement son chemin » de son cœur à son esprit. Les choses ont changé autour de lui. Ou est-ce lui ?

« BEAUTÉ OBSCÈNE »

On avale les brefs chapitres et le talent de l'auteur se confirme, le délire du personnage s'impose. L'anxiété qui l'accompagne dans ses menus déplacements dicte le mouvement de ses doigts sur sa cigarette, l'empêche de bien lire les signes de la faim. Il traîne, fait les cent pas. Il boit. Au fil de ses petits gestes alourdis par une angoisse indicible apparaissent les souvenirs heureux d'une adolescence passée au pensionnat. Les lits en métal, la grande salle des repas, les messes en plein air durant la belle saison, tout lui revient. Corps automate et esprit aiguisé, il se rappelle chaque détail et, surtout, cet enseignant qu'il aimait bien, le père Fulton, fumeur de gitanes blondes sans filtre, grand marcheur et amoureux de la nature.

Ces quelques éclats de lumière n'empêcheront pas la mort de rôder encore, de réitérer sa présence. Au contraire, elle insiste. Si le narrateur tente pour une rare fois de quitter son logis et sa solitude de plus en plus délirante, de plus en plus obsessive, elle le traque, « prêt[e] à bondir ».

Et l'on se réconforte dans ces verbes à l'imparfait, à ce « autrefois » qui traîne sur la couverture. Car même si elles sont psychotiques, les craintes de ce personnage solitaire et névrosé nous ont happés, portés par cette écriture singulière, nerveusement belle et intelligente.

☆☆☆ 1/2

Marie-Noëlle Gagnon, *L'hiver retrouvé*, Montréal, Triptyque, 2009, 160 p., 18 \$.

Sentiments insulaires

Diptique à la frontière du conte et de l'intrigue, *L'hiver retrouvé* magnifie la fatigue et une forme d'errance au fil d'un récit qui fait une large place aux symboles.

Heureux d'avoir trouvé « un endroit neuf où tenter d'oublier les défaites et d'échapper à [ses] farouches lâchetés », un homme arrivé par hasard à Sili trouve refuge en cette ville qui ne connaît plus l'hiver et que la mer a inexplicablement désertée. Tout de suite accueilli par Dave dans une maison éclectique qu'il partage avec quatre femmes — la vieille Betie, la laide Emmanuelle, la jeune Prile et la douce Cerise —, le nouveau venu s'y installe. Et il se construit un quotidien, bercé par l'idée de retrouver la mer qui bordait jadis la petite ville et qui s'en est allée. Il fait la promesse folle aux habitants de leur ramener cette mer dont seul le sol encore salé rappelle l'existence passée. Mais leurs espoirs sont grands et sa volonté à lui, molle et friable.

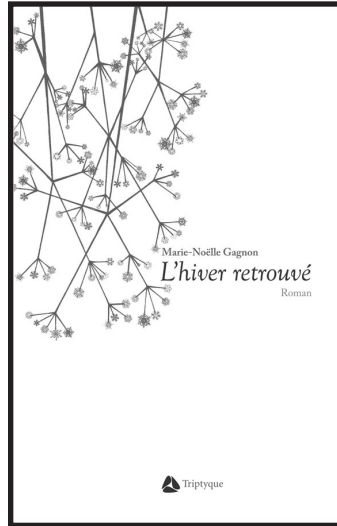
Dans ses recherches bâclées comme dans sa relation avec l'adorable Cerise, qui l'aime avec un dévouement qu'il ne s'efforce pas de mériter, l'homme fait preuve du même enthousiasme nonchalant. Si cette mollesse peut s'expliquer par un mal de vivre maintes fois évoqué, par une immense fatigue et un désir de fuite adroitement illustrés, peu de clés sont offertes pour la comprendre. Ce mal à l'âme

titille pourtant plus la curiosité que cette mer disparue que s'obstinent à pleurer les vieux villageois.

Le roman tangué entre la fable et l'intrigue. Les personnages — colorés et féériques comme dans les contes — ont toutefois des contours incertains, des desseins théâtraux mais flous. Le suspense qui semble vouloir nous tenir en haleine adhère mal à ces contours peu définis, ces structures agréables mais trop ouatées. Où est passée la mer? Quels sont ces secrets que cache la vieille Betie? Qui est ce meurtrier qui décime les vieillards du village dans une mise en scène si explicite? Si l'on accepte avec un certain plaisir de se laisser porter par cette écriture qui connaît quelques belles envolées, la plume agace lorsqu'elle suggère lourdement que nous devrions être impatients de connaître l'issue de ces intrigues.



MARIE-NOËLLE GAGNON



SE NOURRIR DE CHAIR

La seconde partie de ce diptyque est la plus réussie, c'est là que la plume séduit réellement. On y dépeint l'amour d'une ogresse, seule sur une île envahie par l'hiver, pour un homme qui ignore son passé cannibale. « Échoué sur [son] île et dans [sa] vie silencieuse avec [son] propre fardeau de silence », il fait le bonheur doux de l'ogresse. Leur quotidien, ponctué par la recherche de nourriture et les aléas de l'hiver éternel, laisse découvrir une ogresse pleine de douceurs. « Te regarder me donne des envies depuis longtemps refroidies de chocolat et de batailles

d'oreillers », ainsi aime-t-on son homme quand notre chair est épaissie par celle des autres.

Si la première partie de l'œuvre nous laisse mitigés, la seconde diffuse des images blanches et poétiques, malgré le caractère sanglant des habitudes alimentaires d'une ogresse.

1/2

Benoit Quessy, *À Juillet, toujours nue dans mes pensées*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Première impression », 2009, 176 p., 16,95 \$.

Cybersexe, clichés et kamikazes

Ambiance de fin du monde, jeunesse en manque de repères et abondance de nouveaux gadgets... *À Juillet, toujours nue dans mes pensées* est un roman d'anticipation qui ressasse de vieilles idées.

En 2033, le terrorisme se décline en différentes tendances écologistes et les avancées technologiques ont permis de décupler les possibilités du cybersexe. C'est dans « ce monde où rien ne s'arrange » que se joue l'histoire d'amour entre Frank, musicien « Trad », et Juillet, « jeune comtesse de Ségur hardcore » qui tient un site porno.

Avant de faire la rencontre de Juillet — qu'il séduira avec des courriels érotiques —, Frank multiplie les ébats virtuels, notamment avec la représentation d'une rousse présentatrice météo. En effet, grâce à un « slip avec membrane stimulante muni de senseurs pour les fesses », les internautes peuvent maintenant ressentir de manière très convaincante les plaisirs du cybersexe. Ces nouvelles possibilités sensuelles — de même que les plus ancestrales — font partie des sujets de pré-

dilection des trop nombreuses et malhabiles discussions entre Frank et son ami Lou, attablés autour d'une bière. Ils auront aussi à plusieurs reprises l'occasion de discuter de Lol, la jeune amie et amante de Juillet qui, bien sûr, s'avère plutôt inspirante aux yeux de Lou.

Tel qu'il est dépeint, « ce monde débile » rassemble des idées sur le futur maintes fois développées par d'autres, de la littérature aux « blockbusters » américains : une météo complètement perturbée, l'espèce humaine aux prises avec de sérieux problèmes de fertilité et incapable de gérer le flux des réfugiés climatiques. Et sur cette planète en péril, une société qui ne va guère mieux. On souligne à gros traits son obsession pour les questions sanitaires, son penchant pour la surconsommation, sa fascination pour les corps à peine pubères ainsi que l'égoïsme et l'hypersexualisation des rapports humains qui la construisent. Ces critiques trop faciles, plaquées dans le récit, agacent par leurs effluves moralisateurs et peu subtils. On aurait pu user de plus de finesse pour camper le destin tragique de l'héroïne, établi dès les premières pages.

SEXE 3.0., MÊMES CLICHÉS

Préoccupée elle aussi par l'agonie de la planète, Juillet lance un « site trash d'écoloporn underground » grâce auquel elle souhaite amasser des fonds pour une organisation écologique, offrant ainsi au récit un autre prétexte pour des scènes érotiques, grotesques et banales malgré la modernité des moyens. Le vocabulaire ennue lorsqu'il est explicite, mais frôle le risible lorsqu'il se pare d'images : une érection est alors « un petit lever de soleil » ; le sexe féminin, une commune « chapelle ardente ».

Si les mésaventures de cette énième jeunesse perdue s'avèrent par moments attendrissantes, les trop nombreux éléments irritants balayent cette première impression. On pourrait concéder que le triste destin de Juillet interroge les mécanismes du désespoir et les rouages de l'endoctrinement au service d'une cause aussi noble que l'environnement. C'est peut-être ce qui a séduit en ce roman — il était de la liste préliminaire au Prix des libraires —, mais, trop agacée par tout le reste, j'ai été incapable de me laisser émouvoir. ■